

prendrait sa part, car l'utilité stratégique de la ligne était évidente.

Le jeune orateur fut applaudi avec enthousiasme, même par les nombreux auditeurs qui ne comprenaient que le bas-breton. Mais lui, en ce moment, ne voyait qu'un visage dont le sourire lui disait en très bon français :

— Bravo, Guy !

Il retourna au Gleisker de la même façon qu'il en était venu. Le jour tombait et, d'un commun accord, son amie et lui évitèrent de tourner, même de loin, au sentimental.

— Vos quatre semaines de Bretagne doivent vous sembler longues, lui dit-il. Je suis sûr que vous êtes devenue une Parisienne renforcée et que vous détestez tout ce qui n'est pas Paris.

— On voit que vous me connaissez peu. Je me trouve bien partout où l'on me laisse faire mes volontés. Je vous laisse à penser, d'après cela, si je déteste le Gleisker, où l'on me gâte à journée faite. D'ailleurs, j'ai toujours été gâtée par tout le monde, à commencer par vous. Sérieusement, Guy, ne supposez pas qu'il y ait en moi uniquement une poupée parisienne, chaussée, coiffée, habillée à la dernière mode.

— Je ne suppose rien, mais vous n'avez pas de devoirs dans la vie, vous êtes jeune et assez... agréable pour que tout vous entoure et vous fête.

— Vous êtes bien honnête de me trouver agréable, dit la jeune femme en riant. Mais, en admettant que votre indulgence pour une amie d'enfance ne vous aveugle point, cela m'oblige-t-il à être ce que vous semblez croire ? Demandez à ma tante si je ne m'intéresse pas autant qu'elle à ses poulets, à son jardin et à ses pauvres. Et Dieu sait si elle en a des poulets et des pauvres !

— Comme, jadis, ma pauvre mère !

— Demandez à M. du Falgouët si une promenade de dix kilomètres me fait peur, si je ne commence pas à parler bas-breton. Et vous, monsieur l'ingrat, dites-moi si je puis me lever de bon matin et si beaucoup de femmes

sérieuses, ou réputées telles, auraient du plaisir à sonder un marais, six heures durant, entre deux ingénieurs.

— Le fait est que nous ne sommes pas des gens bien drôles.

— Ai-je en l'air de m'ennuyer avec vous ? Oher Guy ! je veux vous convaincre que je suis fière de vous, fière de votre valeur, sans laquelle vous ne seriez pas ici, fière de votre énergie, de votre courage. Sachez que je vous admire. Aux Aubrays, il y a cinq ans, si vous m'aviez appelée, vous auriez vu comme ma main aurait serré vos pauvres pattes noires.

— Merci, Jeanne ! Vous me faites oublier bien des misères passées. Vous êtes donc toujours la même petite fille qui, au temps jadis faisait lever mes punitions ?

— Et je la serai toujours. Dans trois semaines, venez me voir à Paris. Venez souvent, et ne dites plus que vous êtes tout seul au monde. Vous me le promettez, Guy ? vous promettez d'être toujours mon meilleur ami comme vous êtes le plus ancien ?

Il promit, remuant au fond du cœur par cette parole qu'il sentait sincère.

Alors, sans rien dire, dans la nuit rendue plus sombre par les arbres du jardin, elle éleva sa main et, pendant une seconde, son petit doigt s'appuya sur les lèvres du jeune homme comme pour sceller la promesse.

Le lendemain, au lever du soleil, M. de la Hunaudaye et Vieuwicq devaient dire adieu au Gleisker, celui-ci regagnant Paris, celui-là son chef-lieu. Fidèles aux traditions de la vieille hospitalité bretonne, M. du Falgouët et sa femme étaient debout pour assister au départ de leurs hôtes et présider à leur déjeuner, plantureux en dépit de l'heure matinale.

L'ingénieur en chef y fit honneur en conscience. Quant à Guy, le cœur serré par tant d'émotions diverses, il était assis devant sa tasse de thé, incapable d'en avaler une gorgée, et portant, sur son visage pâli, les traces de l'insomnie. Soudain, une porte qu'il regardait souvent vint à s'ouvrir, et